



AGIR !



LE FONDS FRANÇAIS
MUSKOKA
Réduire la mortalité maternelle,
néonatale et infantile

Textes et photographies par Vincent Tremeau

AGIR !

Soixante-cinq pour cent (65%) de la population en Afrique de l'Ouest et du Centre a moins de 24 ans aujourd'hui. Deux cents millions de jeunes, qui représentent tant un défi qu'une richesse pour cette région en pleine mutation.

Entre octobre 2017 et juin 2018, le photographe Vincent Tremeau est parti sur les routes de la jeunesse en Afrique de l'Ouest et du Centre à la rencontre d'adolescents et de jeunes âgés de 13 à 24 ans. Du Sénégal au Mali, de la Guinée au Tchad en passant par le Bénin, le Togo, la Côte d'Ivoire, et le Niger, ils lui ont confié un récit intime de leur quotidien, rythmé par les défis auxquels ils sont chacun confrontés, le regard toujours tourné vers l'avenir.

BENIN



Adjohoun, Bénin.

Hounson Fidèle Sénami, 20 ans, s'entraîne à la couture dans un centre jeunesse.

« J'aurais adoré aller à l'école, devenir institutrice ou travailler dans l'administration publique comme tout le monde. Mais mes parents en ont décidé autrement. Mon père disait qu'une fille ne devait pas aller à l'école.

J'ai appris à coudre par moi-même il y a quatre ans car à la mort de mon père j'ai dû me débrouiller pour trouver de l'argent pour vivre. Je ne voulais pas aller en demander à un garçon car je ne me sens pas encore prête.

Ici au centre il y a des machines, alors parfois on me demande des services pour coudre pour les gens et je viens le faire ici. Quand je gagne de l'argent j'essaie d'en épargner une partie.

Un jour, je souhaite m'installer à mon propre compte pour pouvoir aider ma mère et mes jeunes frères car je suis l'aînée de la famille. »



Cotonou, Bénin.

Portrait de Sounnoukinny Marcelline, 23 ans, chez elle.
Marcelline est étudiante en journaliste.

« Avec mon copain on s'appelle et on s'écrit par Facebook ou Whatsapp. Comme on a fait le mariage coutumier et que nos parents se connaissent, on peut se rencontrer librement ici ou dans sa famille. Si on n'avait pas fait ce mariage coutumier on devrait se voir en cachette.

Bientôt je compte faire des enfants. Je me limiterai à trois afin de bien m'occuper d'eux, bien investir dans leur éducation et leur avenir. Il ne sert à rien de faire beaucoup d'enfants et ne pas bien s'en occuper.

Plus tard je serai une grande journaliste. Je veux me concentrer sur la santé sexuelle des jeunes, ça m'a toujours intéressée de sensibiliser les jeunes, participer à un changement de comportement dans ma communauté.

Au Bénin les ados de 10 à 24 ans représentent 33% de la population. Ils sont vulnérables et exposés, parfois par manque d'information, surtout les jeunes filles arrêtant l'école à cause de grossesses précoces. La pauvreté est aussi un facteur parce que les filles qui n'ont pas d'argent préfèrent se donner à un homme pour en avoir. »





CÔTE
D'IVOIRE



MEN

Abidjan, Côte d'Ivoire.

Tatiana, 17 ans, joue avec son téléphone pendant la sieste de son enfant Royann, qui a six mois.

« J'étais avec Oscar pendant trois ans quand nous allions faire l'amour pour la première fois. Je lui avais dit que je ne voulais que si on utilisait un préservatif, car c'est ce qu'on m'a appris à l'école. A cause de cela Oscar s'est fâché contre moi sur le coup, et je me suis sentie mal, comme si j'avais fait quelque chose de mal pour lequel je devais m'excuser. Alors la fois d'après, je n'ai rien dit, je ne voulais pas le décevoir à nouveau, et je suis tombée enceinte.

Désormais dès que je finis les cours, je ne traîne plus pour rentrer à la maison car je veux être auprès de mon bébé. Je me lève tous les jours vers 4h du matin pour faire mes devoirs et nourrir Royann. Puis je vais à l'école.

Etre une bonne mère c'est être présente auprès de ton enfant, toujours, et ne jamais l'abandonner. Parfois je me sens abandonnée par ma mère. Elle nous a quittés quand j'avais six ans, je ne ferai jamais ça. »



Abidjan, Côte d'Ivoire.

Patrick (le nom a été changé), 17 ans, vient au centre de santé de son quartier pour récupérer son traitement. Patrick vit normalement comme tous ses amis, à un secret près : il est porteur du VIH depuis sa naissance.

« Cela fait deux ans maintenant que mon père est décédé. Ce n'est qu'à sa mort qu'on a appris qu'il avait le sida. C'est comme ça que j'ai appris que c'était probablement lui qui me l'avait transmis à ma naissance. A moins que ce soit Dieu, personne ne peut dire. Ma mère m'a alors avoué qu'elle était aussi positive afin que je ne me sente pas seul dans cette épreuve. Elle est la seule à connaître ma condition dans la famille.

Je n'ai jamais parlé de ma maladie à personne. Pas même à mon meilleur ami, car je ne sais pas ce qu'il a au fond de son cœur. J'aimerais lui dire, partager ce secret pesant, mais j'ai peur de sa réaction et qu'il me fuit. Je préfère ainsi garder ma maladie secrète, car lorsque les gens apprennent une telle nouvelle, ils finissent par te fuir. Tant que je ne blesse personne, je ne fais pas de mal.

Un jour je deviendrai gendarme. J'ai toujours voulu faire ça depuis que je suis tout petit. Cela m'apportera le respect des autres, et plus personne ne me négligera. »





GUINEE



Conakry, Guinée.

En parallèle de ses études, Hadja, 18 ans, est engagée dans la vie associative dans la protection des enfants et des femmes.

Hadja s'entretient avec Maïmouna qui s'est faite abusée sexuellement, et sa mère, dans un café du quartier de Kaloum. En tant que fondatrice du Club des jeunes filles, une association permettant de créer un cadre de concertation sur tous les problèmes rencontrés par les jeunes filles, elle recueille des informations afin d'aller plaider le cas auprès des autorités.

« Mon père a eu une enfance terrible, il a grandi dans la rue, ça m'a marquée. C'est son histoire qui m'a influencée et m'a boostée pour m'engager auprès des enfants et à prioriser l'école. »

Photo précédente : Hadja sensibilise le matin, avant le début des cours, les élèves de son école sur les violences faites aux femmes et l'importance de dénoncer un viol si quelqu'un en est témoin.



Conakry, Guinée.

Fanta, 18 ans, coud un napperon dans le salon de la maison familiale.

Fanta vit avec un handicap depuis son tout jeune âge suite à un accident. Lassée des moqueries de ses camarades à l'école elle a fini par arrêter les études.

« A l'âge de 5 ans, j'ai été percutée par une voiture en traversant la route. J'accompagnais une amie au marché je me souviens. A l'hôpital, le docteur a dit que la plaie s'était développée, et qu'il fallait m'amputer sinon je risquais de mourir. Le lendemain je me suis réveillée avec une seule jambe. Je demandais tout le temps à ma grand-mère quand est-ce que l'on allait me remettre mon pied. Moi je ne comprenais pas ce qui se passait, je n'avais que 5 ans, j'étais une enfant. Je pensais que les jambes c'était comme les dents, que ça repoussait.

A l'âge de 10 ans, les amis se moquaient de moi parce que je n'avais qu'un pied. Je rentrais tous les jours en pleurs à la maison. A cause de cette stigmatisation insupportable j'ai fini par arrêter l'école à l'âge de 11 ans. Aujourd'hui, quand je vois ceux qui ont fini l'école, comment ils parlent bien le français, je le regrette. »



Conakry, Guinée.

Abdullaye, 16 ans, touche à tous les instruments à disposition au centre Tyabalah. Ce centre réinsère des jeunes des rues ou orphelins par l'alphabétisation et la musique. Un jour Abdullaye voudrait à son tour devenir animateur au centre afin d'apprendre aux enfants à jouer de la musique.

« J'ai été à l'école jusqu'à mes 10 ans, puis j'ai arrêté l'école. J'ai continué plus tard à m'alphabétiser ici, en même temps que j'apprenais la musique.

Quand je joue de la flûte, je me rappelle de Mamadi Masari, un artiste de Ballet africain. Je veux être comme lui. J'aimais bien l'école, mais j'aime la musique encore plus. Quand je joue, même si je suis fâché avec quelqu'un, la colère s'en va. En fait, je n'aime pas être en colère. Quand je serai adulte, je veux aussi éduquer les enfants et leur apprendre la musique, comme avec les jeunes du centre. C'est ça mon rêve. »





MALI



Bamako, Mali.

Astan est en classe de Terminale au Lycée Sekotra de Bamako. Etant la seule fille de la famille à être scolarisée, les espoirs se concentrent sur elle. Elle est la plus jeune de sa classe, et en cette année de Baccalauréat, elle passe son temps entre l'école, la maison, ses amies... et les réseaux sociaux.

« Les mentalités changent. Les réalités d'aujourd'hui ne sont plus les mêmes qu'au temps de nos parents. La jeunesse évolue. Mes parents veulent que j'étudie seulement. Une jeune fille ici ne doit pas sortir avec un mec qui n'est pas son mari. Ça ne se fait pas. »



Bamako, Mali.

Seydou, 18 ans, (à droite) étudie au lycée Sekotra de Bamako.

« C'est durant un cours sur la santé sexuelle et reproductive l'année dernière que j'ai voulu mieux connaître mon sang. A l'école j'ai entendu qu'on faisait des tests gratuits dans le cadre d'un projet pour les jeunes. J'ai mis deux semaines à me décider à venir le faire tellement j'avais peur, et puis mon ami qui voulait le faire m'a un peu forcé à venir avec lui. En fait, je ne savais pas que le préservatif pouvait m'empêcher d'avoir le VIH, c'est au centre des jeunes qu'on me l'a expliqué.

Le lendemain du test je suis revenu au centre avec mon ami. A ce moment là j'ai eu très peur, j'étais sûr qu'on allait me dire que j'étais positif. Et quand on m'a dit que je n'avais pas le VIH, toute cette peur s'est transformée en joie, j'étais trop heureux. Il m'a dit que le résultat est confidentiel, alors avec mon ami on ne s'est rien dit. Il ne m'a pas dit son résultat et je ne lui ai pas dit le mien. On n'en a jamais reparlé. Cette expérience-là a changé ma vie. »



Bamako, Mali.

Lorsqu'il n'est pas en cours, Seydou retrouve ses amis du quartier au « grain », ce lieu informel où ils se retrouvent entre jeunes, pour discuter de tout et de rien.

« Quand je quitte l'école, tous les soirs vers 17-18h je retrouve mes amis à côté de chez moi. On reste ensemble pendant 1 à 2h, on est généralement un groupe de 8-10 personnes. On est tous des amis du quartier. Certains vont à l'école, d'autres travaillent car ils ont abandonné les cours depuis longtemps. Ils me parlent même des causes de leur abandon, et des conséquences aussi. On parle de tout : des filles, de l'actualité, de n'importe quoi. C'est le grand-père qui nous paie le thé. »



Bamako, Mali.

Zeïna, 20 ans, regarde une exposition durant un festival de photographies à Bamako.

Zeïna est étudiante au conservatoire de Bamako en section multimédia. Elle écrit et slame, sur le quotidien des femmes au Mali, sur son quotidien personnel aussi. Elle voudrait poursuivre ses études dans la réalisation au cinéma, mais le cursus n'existe pas encore à Bamako.

« Le cinéma comme la poésie ou le slam, te permettent de dire des choses que généralement tu ne peux pas exprimer à cause des parents, comme par exemple l'amour, les bêtises... pour cela, la société malienne ou africaine est très différente de l'Occident : il y a certaines choses dont on ne peut pas discuter avec ses parents.

Aujourd'hui, j'écris pour dénoncer des choses de la société. J'écris sur la souffrance, les violences faites aux femmes, l'excision. C'est une triste réalité ici. On a longtemps considéré que les femmes étaient juste faites pour s'occuper de la famille, mais pas pour s'insérer dans la vie sociale. »



Région de Sikasso, Mali.

Maminata, 13 ans, discute avec une infirmière au centre de santé du village de Fama.

Maminata est enceinte de sept mois. C'est son avant-dernier rendez-vous avant de revenir au centre de santé pour accoucher.

« Un jour ma grand-mère s'est rendue compte que je n'avais plus mes règles, et m'a dit que j'étais enceinte. J'ai été surprise. Quand j'ai eu le rapport sexuel je ne savais pas que je pouvais tomber enceinte, c'est quelqu'un d'autre qui m'a informée de cela. Je ne suis jamais allée à l'école. »

J'accepte la grossesse mais si c'était à refaire je ne le referais pas maintenant. On n'a couché ensemble qu'une fois et je suis tombée enceinte. On se connaissait d'avant mais on n'avait pas de relation intime.

Le père m'a demandé en mariage et j'ai accepté, cela me permettra d'être soutenue. Je suis contente de me marier, ça n'a pas été forcé. Je n'ai pas voulu être enceinte, mais je vais aimer mon bébé. »



KIOSQUE ANTI-
MARADI

NIGER



-SIDA



Amini na!



SNCN

RE • S



Maradi, Niger.

Mamane, 20 ans.

« Je suis pair éducateur depuis cette année. Je montre aux gens les problèmes du VIH. J'ai fait le test en 3ème, j'avais une copine, Angel, et nous avons fait le test à l'hôpital après un rapport. C'est important de faire le test car les filles d'aujourd'hui font trop de bêtises, et les garçons aussi. J'ai expliqué à mes amis qu'il fallait le faire.

Ceux qui négligent le test ne vont pas à l'école, pour eux ce n'est pas important. Mais je leur dis que c'est pour leur santé. Certains comprennent. D'autres sont entêtés. Ils disent que de toute façon, maintenant avec les antirétroviraux, on peut vivre avec la maladie.

En dehors des cours je fais du théâtre, depuis cette année seulement. Je fais de la danse aussi. J'aimerais avoir le Bac et continuer mes études. »



Maradi, Niger.

Zouley Iro, 20 ans, attend son rendez-vous au centre de santé.

« Je me suis mariée à 14 ans. Du coup j'ai complètement arrêté l'école quand je me suis mariée.

Quand j'ai constaté que j'avais un retard de règles, j'ai été heureuse. On ne peut pas tomber enceinte et ne pas être heureuse ! Je voudrais avoir environ 8 enfants car c'est le bonheur. Trois enfants c'est trop peu car il y en a qui vont mourir, d'autres vont partir et nous laisser.

Je n'ai jamais pris de contraception moderne mais traditionnelle. C'est une décoction que j'ai bue, et ça peut durer jusqu'à deux ans. Ma première grossesse s'est déroulée quand j'avais 15-16 ans. »





SENEGAL



Dakar, Sénégal.

Mohamed Keïta, 24 ans, regarde avec sa grand-mère une rediffusion de la série "C'est la vie" dont il est l'un des acteurs principaux.

« C'est la vie est une série parlant des problématiques que vivent les gens au quotidien dans un quartier populaire d'Afrique. J'incarne Julien, un jeune footballeur du quartier qui veut réussir dans la vie. Il fait dans la série ce que beaucoup de jeunes font dans la vraie vie pour s'en sortir, à savoir travailler pour gagner un peu d'argent et s'acheter des choses sans demander aux parents quoi que ce soit.

A mes côtés il y a Rachel, mon amoureuse dans la série, qui elle aussi vit des problématiques dans lesquelles beaucoup de jeunes vont se retrouver, tel que le harcèlement, la sexualité et la santé, la corruption... c'est la vie quoi ! Ce qu'il se passe dans la vie de tous les jours en somme.

Ma mère et ma grand-mère sont vraiment fans de la série! »

En dehors de son rôle à l'écran, Mohamed souhaite un jour passer derrière la caméra. Il est actuellement étudiant en deuxième année dans une école audiovisuelle à Dakar.



Mbour, Sénégal.

Sanou, 18 ans, traîne en face de chez elle avec son frère et ses amis.

Sanou est en classe de 1ère au Lycée Demba Diop de Mbour. Elle partage son temps entre les cours, sa famille et ses activités extrascolaires.

Durant son temps libre, elle est volontaire au Centre Conseil pour Adolescents de Mbour, où elle conseille après les cours les jeunes sur les questions relatives à la santé sexuelle et reproductive.





TCHAD



Mao, Tchad.

Fatime Ali Mahamat (à droite), 21 ans, discute avec sa sœur Nezile, 19 ans, qui est enceinte.

« Mon mariage était un mariage familial arrangé avec mon cousin, nous avons la même grand-mère.

Ma dernière fille Ashta a 1 an, l'autre, Nezile, a 3 ans. Mes deux enfants sont nés par césarienne. Comme j'en souffre encore j'en ai parlé à mon mari, et il a été d'accord pour que j'utilise des contraceptifs.

Je prends des injections pour ne pas tomber enceinte à nouveau. A la radio, ils donnent des conseils sur les contraceptifs, alors j'ai voulu essayer. »



N'djamena, Tchad.

Falmata Hassane Awada, 24 ans, est une entrepreneuse travaillant dans la Tech. Après avoir fait des études à l'étranger, elle est revenue au Tchad pour créer une société dans le domaine avec une amie.

« Nous intervenons dans les domaines de la santé, de l'éducation, et de l'agriculture. Après la fac nous nous sommes retrouvées. On s'est associées pour présenter un projet pour Tchad Talent. Nous avons gagné la compétition avec le projet Sahitna, qui veut dire « notre santé » en arabe.

Sahitna est une application web et mobile ayant pour objectif de réduire la mortalité maternelle et infantile au Tchad. Nous sommes parties du constat que la mortalité des femmes et des enfants est très élevée au Tchad, notamment parce que les femmes ne respectent pas leurs rendez-vous médicaux, surtout lorsqu'elles perdent le carnet de santé. Alors on s'est dit, pourquoi ne pas numériser le carnet de santé afin qu'il soit accessible de partout ?

Nous vivons encore chez nos parents, car nous ne sommes pas mariées. Nous attendons de réaliser notre rêve d'abord. Ici quand une femme ne travaille pas, elle dépend de son mari. Une femme épaulée est une femme qui est libre de faire ce qu'elle veut pour soi. »





TOGO



Lomé, Togo.

Noamegbo Koffe Etienne, 19 ans, est étudiant en Marketing à l'université. En dehors des cours, il confectionne des chaussures, chez lui, afin de s'assurer des revenus complémentaires pour poursuivre ses études.

« Quand j'arrêterai après la Licence, je vais essayer de me lancer dans le business pour aider ma mère à mon tour. C'est elle qui m'a toujours aidé pour payer l'université. »

En dehors de l'école je fais des chaussures pour pouvoir gagner de l'argent. Avec les chaussures que je fais sur commande, je gagne 100 à 300 francs de bénéfices (0,15 à 0,45 euros) par chaussures vendues. Ces revenus me permettent de subvenir aux besoins de mes études en complément de ce que me donne ma mère.

Le mois prochain je vais commencer à exploiter un terrain et cultiver des légumes. Quand j'étais en bas âge j'accompagnais ma maman au champ pour cultiver, c'est elle qui m'a appris.

Je n'ai pas de petite amie, je n'en ai jamais eu, mais j'espère un jour. Je voudrais une famille bien fondée. Je vois ma mère et mon père qui ne sont pas ensemble alors quand j'aurai une petite amie, une femme, je veux être capable de répondre aux besoins de nos futurs enfants.

Mon rêve c'est de devenir un homme important pour le pays voire le monde... que même si je ne suis plus de ce monde on parle de moi. Je peux devenir important en apportant des aides à des orphelins, et dans des établissements publics. »



Kara, Togo.

Aglo Clarisse, 19 ans, tient dans ses bras son bébé qui a quelques jours, au côté de son mari Tchassim Malidilé.

« Porter un enfant pendant 9 mois c'est difficile, c'est long et c'est fatigant. Entre les travaux ménagers, puiser l'eau, semer le maïs au champ... j'ai seulement arrêté le 9ème mois, c'est ma belle-maman qui s'occupait de ça.

Je sais que je serai une bonne mère parce que comme j'ai souffert pendant les 9 mois et durant l'accouchement, je sais que j'ai les capacités pour m'occuper de cet enfant.

C'est ma belle-mère qui va m'apprendre comment prendre soin de l'enfant : comment le laver, le tenir, laver les habits... pour donner le sein c'est la sage-femme et ma belle-maman qui m'ont montrées. »



Lomé, Togo.

Tsekpuia Abra Rosaline, 21 ans.

Rosaline a fini le cycle de Licence en Phytotechnie l'année dernière à l'Ecole Supérieure d'Agronomie. Aujourd'hui, elle encadre à son tour les étudiants qui sont en fin de cycle désormais. La Phytotechnie consiste en la gestion et la production végétale.

« La première fois que j'ai vu une plante pousser c'était au CE2. Le fait de mettre une graine et que ça puisse produire autant, ça m'a émerveillé. Et puis à l'école on m'a enseigné que le Togo n'était pas indépendant au niveau alimentaire, qu'en saison sèche il fallait importer des aliments du Burkina. Alors ça m'a marqué.

Un jour, je voudrais devenir professeur chercheur. Je veux développer toutes ces compétences pour les partager ici et développer l'agriculture de mon pays. Une de mes passions c'est de lutter contre la faim.

La faim ne devrait pas exister, les rendements à l'échelle mondiale aujourd'hui pourraient nourrir 12 milliards d'habitants, mais on gaspille 1/3 de la production dans la chaîne de la conservation car les cultures ne sont pas programmées. C'est un paradoxe en Afrique : les producteurs sont ceux qui ont faim car les politiques agricoles ne favorisent pas les producteurs qui sont obligés de vendre à perte. »



Ce projet a été réalisé avec le soutien du Fonds Français Muskoka, partenaire de quatre agences des Nations Unies (OMS, ONUFEMMES, UNFPA et UNICEF), qui œuvre depuis 2011 en faveur de la santé de la reproduction, maternelle, néonatale, infantile, des adolescents et la nutrition dans les huit pays d'Afrique de l'Ouest et du Centre où ont été réalisés ces reportages.

www.ffmuskoka.org

Genie Militaire
(Ex-Base Aéronautique)
Infirmier de la Base
Tel: 222-54-16

100% **Jeu**
Pour être bra
www.100pourcent.com



ne

aniché, sois protégé

tieune.org

PSI Mali



Soixante-cinq pour cent (65%) de la population en Afrique de l'Ouest et du Centre a moins de 24 ans aujourd'hui. 200,000 millions de jeunes, qui représentent tant un défi qu'une richesse pour cette région en pleine mutation.

Entre octobre 2017 et juin 2018, le photographe Vincent Tremeau est parti sur les routes de la jeunesse en Afrique de l'Ouest et du Centre à la rencontre d'adolescents et de jeunes âgés de 13 à 24 ans. Du Sénégal au Mali, de la Guinée au Tchad en passant par le Bénin, le Togo, la Côte d'Ivoire, et le Niger, ils lui ont confié un récit intime de leur quotidien, rythmé par les défis auxquels ils sont chacun confrontés, le regard toujours tourné vers l'avenir.



**LE FONDS FRANÇAIS
MUSKOKA**

Réduire la mortalité maternelle,
néonatale et infantile

